

À propos de...

Ni VIEUX Ni TRAITRES



LA PROJECTION DE *NI VIEUX, NI TRAITRES* LE 14 OCTOBRE 2004 À PARIS

Chronique du lundi 19 octobre 2004 sur Radio Aligre (93.1).

Une fois n'est pas coutume, l'événement de la semaine dernière a eu lieu jeudi dans le XI^e. Salle Olympe de Gouges, dans le cadre de « Ciné Citoyens », Pierre Carles et Georges Minangoy présentaient, en première mondiale, leur nouveau film *Ni vieux ni traitres*. Avant la projection, Pierre Carles me disait que le film était en construction et qu'il attendait beaucoup de la réaction des 600 spectateurs présents pour arriver à une version à peu près définitive, étant donné qu'avec Pierre, il n'y a jamais de définitif... définitif. Ici et là, on avait annoncé un peu rapidement que le film était consacré à l'histoire d'Action Directe et au devenir de ses membres fondateurs, toujours salement emprisonnés par un État français plus rancunier pour les assassins d'un général et d'un grand patron que pour des militaires putschistes, des terroristes pro-Algérie Française ou des livreurs de petits enfants juifs.

Certes, Pierre et Georges nous parlent de manière impressionniste de l'histoire d'Action Directe et l'on entend la voix de Jean-Marc Rouillan et une interview de Joëlle Aubron tout juste sortie du sévère placard qui a largement contribué à la détruire physiquement.

Mais *Ni vieux ni traitres* veut, en priorité, nous rappeler que des jeunes gens, presque tous anarchistes, sont passés à la lutte armée dans les années soixante-dix pour aider leurs camarades espagnols à vaincre la dictature du général Franco. Le film nous apprend notamment comment ils braquèrent des banques pour apporter des fonds à la résistance anti-franquiste. Il suit l'épopée du MIL et des GARI racontée par des quinquagénaires rigolards à accent du

sud-ouest, des pétroleurs pas rangés des voitures, même s'ils taquinaient la chopine et ont bon appétit.

On retiendra la truculence de Jacques qui racontait ses braquages, quelquefois gaguesques, et ses séjours à répétition dans les geôles barcelonaises qui lui donnèrent presque envie de rédiger un guide Michelin des prisons catalanes. Parmi eux, il y avait aussi un certain Jean-Marc qui n'allait pas arrêter la lutte une fois le franquisme plus ou moins éradiqué.

Le film montre bien la fracture mentale entre les combattants anti-fascistes et ceux qui, avec Jean-Marc Rouillan, allaient étendre le combat à l'État français et pratiquer sans retenue la guérilla urbaine. Les premiers sont dans la vie, les seconds dans les idées.

Dans sa version du jeudi 14 octobre, *Ni vieux ni traîtres* donne donc à voir la parole des anarchistes. Une parole joyeuse quand il s'agit des anciens des GARI, une parole plus obscure, plus contradictoire quand il s'agit des anciens d'AD.

Les deux réalisateurs permettent à cette parole de s'exprimer sans entrave, ce qui ne fut pas du goût des gentils bien-pensants de gauche qui quittèrent la salle en masse à la fin de la projection. On aurait dit qu'ils se débinaient devant ce miroir leur montrant leur vrai visage de petits pantouflards, beaux parleurs et peu agissants. L'action directe peut-être, sûrement contestable, des héros de *Ni vieux ni traîtres* avait le mérite de dire qu'il y avait eu un moment où certains avaient continué à résister pendant que d'autres se contentaient d'élire Mitterrand et de se rallier à l'ordre marchand capitaliste.

Après la diffusion du film, je le rappelle en construction, des spectateurs très partisans se sont plaints de n'avoir pas vu une apologie pure et simple d'Action Directe.

Il faut dire que ça a bardé pendant le débat ! Je crois que plusieurs intervenants, se définissant comme des cinéastes potentiels, et qui étaient plus potentiels que cinéastes, voulaient se faire Pierre Carles. J'étais, trente ans après que la vague fut passée, devant l'éternelle maladie infantile du gauchisme : celle de se bouffer le nez

par narcissisme ou jalousie. Il fallait les entendre reprocher à Pierre Carles d'avoir eu l'outrecuidance de les devancer.

Eux, si on leur avait donné les moyens ! Ils vous auraient réalisé le film du siècle ! L'Alpha et l'Omega ! Les images qu'on regarde et qui convertissent illico à la bonne cause. On prend un petit social-démocrate et il se transforme par enchantement pelliculaire en révolutionnaire... Dommage qu'ils n'aient pas eu l'idée de Carles et de Minangoy de s'autoproduire pour réussir cette opération magique...

Évidemment, dans le débat s'était aussi infiltré un philosophe argentin mondain, d'ailleurs affublé d'une ancienne habituée de Gala quand elle était mariée à l'ex-compagnon d'Emmanuelle Béart.

Alors, on fit un tour du monde très « France Culture » de ces années de plomb qui nous reviennent aujourd'hui avec l'inique extradition de Cesare Battisti.

Clou du spectacle, la présence-absence de Joëlle Aubron, fraîchement désembastillée. Je dois dire que je l'avais aperçue avant le début de la séance et que j'avais eu, pardonnez-moi cette comparaison abusive, la même impression qu'en découvrant Christine Devier-Joncour dans les allées du Salon du Livre. L'impression d'une pauvre vieille petite fille égarée dans un monde qu'elle n'aurait jamais dû connaître. Quelqu'un qui porte des habits idéologiques trop lourds pour sa frêle personne.

Qu'on soit ou non supporter des militants d'Action Directe, une chose transparait dans le film : ils étaient plutôt des soldats que des généraux, des jeunes gens assoiffés d'action plutôt que de réflexion. Le plus triste, à l'issue de cette histoire, est de découvrir qu'après toutes ces années à tourner comme des lions en cage dans des placards hermétiques de quelques mètres carrés, les militants d'Action directe tiennent toujours des discours conceptuellement aussi faiblards.

Bourdieu, filmé par Pierre Carles, disait « On peut brûler des voitures, il faut simplement savoir pourquoi on le fait ». Pour AD, c'est la même chose. Je suis, à la rigueur, prêt à admettre qu'on

zigouille le PDG d'une entreprise publique, seulement je voudrais qu'on me fournisse des raisons plus convaincantes qu'une bonne punition à la suite de licenciements intempestifs. En voyant *Ni vieux, ni traîtres*, j'ai compris pourquoi, dans mon hit-parade des groupes terroristes de l'époque, je préférais mille fois la bande à Baader à Action Directe. Petits-bourgeois passés à l'acte, j'admets leur révolte qui, d'ailleurs, débordait la cause espagnole à laquelle les réduit le film de Pierre et de Georges, puisqu'ils se voulaient anti-impérialistes et soutenaient les mouvements de libération des peuples, avec en tête la cause palestinienne.

Mais cette radicalité tardive, stratégiquement pas très bien venue, tactiquement pas très efficace, ne pouvait rien produire que leur propre anéantissement dans un néant commode pour s'autojustifier, surtout après avoir subi, dans l'indifférence presque générale, vingt ans de torture de la part d'un État préoccupé de donner une bonne leçon à leurs éventuels imitateurs.

Rouillan, dans son cachot invraisemblable, peut écrire des textes qu'on ne publierait pas si quelqu'un d'autre les écrivait, Joëlle Aubron, elle, peut profiter des quelques mois qui lui restent à survivre pour répondre éternellement qu'elle n'a pas à regretter ses actes, tout cela ne gêne aucunement Les Pinault, les Lagardère, les Seillère. Aujourd'hui, pas un ne craint les rigueurs d'un tribunal populaire organisé dans la salle à manger d'un trois pièces à Sarcelles. Et puis, ce qui reste dans la mémoire collective, ce n'est pas le meurtre de Georges Besse, mais l'enlèvement crapuleux du baron Empain. Dans le film, un ancien membre du groupe prétend que des milliers d'ouvriers de chez Renault les avaient approuvés pour avoir truffé de balles leur patron.

Vite dit ! Je crois que les actions d'Action Directe étaient alors concurrencées par celles des « grands sauvages » issus du banditisme : Jacques Mesrine, Charlie Bauer, François Besse, plus tard Bruno Sulak et Michel Vaujour...

Par-delà le tintamare médiatique, ils incarnaient des figures vrai-

ment populaires, auxquelles de nombreux jeunes prolétaires pouvaient s'identifier.

Désolé pour les purs et durs d'Action Directe : en France, on préfère les braqueurs qui pensent aux penseurs qui braquent, d'autant plus si ces penseurs ne pensent pas très fort...

Dans la société de l'idéologie marchande triomphante, l'individu qui déverse sans chichis sa haine sociale contre ses juges et ses matons trouvera toujours plus d'échos qu'un mauvais lecteur de Marx ne sachant même pas clairement se définir entre communisme et anarchie.

Toutes ces raisons expliquent que l'intérêt du film de Georges et de Pierre va, consciemment ou non, vers les anciens des GARI ayant compris que la France de 1979 n'était pas l'Espagne de 1972, vers ceux qui, comme Jacques et ses amis, étaient avant tout des humanistes assoiffés de justice et d'utopie, avec du rosé bien frais en prime.

À la fin de cette séance à la fois riche en remous, en beaux témoignages émouvants, tel celui d'une Italienne dont la sœur est extraditable comme Battisti, et en propos à la con, agrément de tout bon débat à la française, j'ai assisté à une belle scène, certainement emblématique de rien.

Au Cadran du XI^e, les anciens des GARI et la survivante d'Action Directe trinquaient au nom de leur jeunesse commune. Joëlle Aubron avait commandé un cocktail orangé servi dans un verre qui devait bien contenir un demi-litre de ce breuvage que je n'ai pas identifié. Il fallait la voir tirer avec plaisir sur sa paille. Comme une vieille petite fille atteinte d'une tumeur au cerveau qui va bientôt partir pour un autre monde. Un autre monde où, quoi que l'on puisse penser d'elle, elle aura sa petite place parmi les « femmes rouges et noires » qui, à l'image d'Alexandra Kollantaï, d'Emma Goldman ou d'Ulrike Meinhof, ont essayé de changer notre monde injuste.

Philippe Person

DÉFAIRE LE MONDE

En exécutant le général Audran et le patron de Renault, Georges Besse, au milieu des années quatre-vingt, Action Directe avait-il dix ans de retard ? Ou, à considérer l'arrogance et le pouvoir de Seillière, vingt ans d'avance ? Mille autres questions. Certaines ont été posées à Joëlle Aubron. Mais d'abord, la première, Action Directe, pour un homme de 35 ans, aujourd'hui, c'est quoi ?

Une trace dans la neige d'une adolescence banlieusarde, triste comme une ferme isolée à Vitry aux Loges. 1987. AD tombe. Comme pour Mesrine, mon grand-père et son contentement me dégoûtent un peu. Le prolo et la Révolution, ça fait douze. J'ai la tête farcie de noms mythiques... Carlos. Arafat. Les Brigades Rouges (les BR, disent ceux qui savent) et le cadavre de l'homme politique Aldo Moro dans un coffre de bagnole. Baader et Meinhoff (Fraction armée rouge !), et celui d'Hans-Martin Schleyer, le Seillière allemand d'alors. Le colonel Kadhafi. L'Ayatollah Khomeiny... Grande réussite médiatique : Action Directe n'est pas dans la liste. Je ne les savais même pas politiques. Début des années quatre-vingt, George Ibrahim Abdallah, ses frères des FARL (Fractions armées révolutionnaires libanaises), et les attentats qu'on leur prête (Fnac Montparnasse), m'intriguent. Il me semble déjà que tuer est plus lourd de conséquences que mourir et vois mal pourquoi les victimes des attentats seraient « innocentes ». Mais à qui parler de ça ? Dans ma famille, haine du PC, à cause de la carte obligatoire pour pouvoir bosser après guerre. Mitterrand est chez nous une « salope », un « tourne-la-veste ». Voilà pour la vision de la gauche. Alors l'extrême gauche...

1987. Le sourire satisfait du shérif Pasqua. Le « Corse » a tatoué les murs de France d'affiches « Wanted AD ». 1 million de francs lourds pour un renseignement sur les quatre en cavale (Aubron, Ménigon, Rouillan et Cipriani).

1987. C'est surtout, pour moi, le procès Barbie. Je démarre sûr que le vieil officier boche est le Diable. Un *Salaud lumineux*, en devenant son avocat, change la donne. C'est le criminel qui donne son sens au crime. Pas les victimes. Et pour juger, faut avoir les mains propres. Celles de la France sont pleines de confiture coloniale. Ah...

Dans mon panthéon de mec qui n'a rien vécu et sait qu'il ne vivra rien – ma génération a déjà la nostalgie de l'époque des autres –, Action Directe s'inscrit quelque part entre un Mesrine des bois pas vraiment de gauche (sauf sur les QHS), et une Florence Rey dont le seul intérêt, en plein libéralisme, sera la gratuité... Une référence de Ministère AMER. Deux lettres qui claquent : A.D. Deux lettres qui, dans la bouche d'un ex-autonome, d'un ancien des squats, d'un retraité des occupations sauvages d'immeubles, font regretter de pas avoir eu l'âge au bon moment. *Le Salaud lumineux* les règle en un raisonnement : la différence entre Action Directe et le FLN algérien, c'est l'assentiment populaire (mon grand-père). De Vergès, je passe à Jean Genet. J'ai encore besoin de la littérature pour accéder à la politique. Que dit *l'Ennemi déclaré* ? Que le capitalisme est « brutal ». Et que la « violence » est une des réponses qu'on peut lui apporter. Bac des occases chez Gibert : j'achète tous les livres, documents, témoignages, mémoires sur le « terrorisme ». Derrière le spectaculaire médiatique, il y a autre chose. Mais quoi ? Compliqué. Ces mots que plus personne ne prononce : impérialisme, prolétariat, maoïsme, trotskysme, gauchisme... Un texte de Nabe, *Pensée directe*, en 1991, m'impressionne. Il reproche aux Adé-iens de s'être trompé de cibles, d'en avoir pris des périmées : le général Audran et Georges Besse. Il dit qu'il aurait mieux valu exécuter des figures spectaculaires (Régis Debray, Ockrent, July...). Il a raison sur un point : le gauchisme a été liquidé par le PS (couverture infecte de *Libé* : « *Action Directe, c'est la*

chute finale. »). *Races, femmes et classes*, d'Angela Davis, bizarrement, éclaire tout : pire que les médias et les politiques, c'est l'économie qui règne, régente et régit. Je découvre Marx. Au bon moment.

Sur AD, des bouquins, il y en a peu alors. Internet n'existe pas encore. Et la leur, de littérature... Face à la dérision et au second degré régnant, ça fait tellement pas le poids. Ça paraît toujours parler depuis les oubliettes. De 1977-1978 à 1985, ils ont multiplié les actions violentes non meurtrières (à part l'exécution de la balance Chahine et deux ou trois « bavures » sur des flics) : hold-ups de financement de la lutte, mitraillages de façades patronales, d'intérêts israéliens, américains, etc. Pourquoi ensuite passer à l'exécution ciblée ? Action Directe a beau dépasser le cadre français (liens avec la RAF, les CCC, des groupes arabes), j'avoue avoir du mal à en savoir davantage. Ou alors des saloperies, des médisances, à propos de l'amnistie dont ils jouirent à l'arrivée de Mitterrand. En 2002-2003, avec Karim, pour *Get Busy*, on interviewe Vergès. J'apprends qu'il est l'avocat de Régis Schleicher, autre figure historique d'AD. Donc, il ne les méprise pas ? Il nous parle d'Abdallah. Lui et Schleicher (Rouillan aussi, mais je l'apprends plus tard), quand on leur demande de se repentir pour obtenir la libération conditionnelle (après avoir effectué leur peine incompressible), évidemment, ils refusent. Évidemment... Pourtant, du fin fond de l'oubli de leur isolement, l'héroïsme, c'est comme le franc, ça n'a plus cours. Qu'est-ce qui les fait tenir ? Après, c'est Charlie Bauer qu'on fait parler. L'origine du sien, d'extrême gauchisme, c'est... Staline ! « Oncle Joe ». Du PC des résistants au FLN, je vois. De l'anticolonialisme au combat contre l'impérialisme, je continue de voir. Mais pourquoi persister à vouloir le bien du peuple, de ce satané prolétariat ? On sait depuis Saint-Just le goût du prolo pour les liquettes et les perruques poudrées. Et puis, hein, c'est la fin des idéologies, le communisme est mort, le *Nouvel Obs* l'a dit ! En plus, défendre les Palestiniens, c'est devenu de très mauvais goût dans les années quatre-vingt-dix. Signe : je tombe sur un recueil de dessins de Siné : « *Il*

n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Oui, mais ce sont toujours des renégats qui le disent ! » Donc, même si les gens d'Action Directe s'étaient trompés, leur fidélité à leurs engagements, à une époque où le repentir est devenu un certificat de bonnes mœurs chez les dominants médiatiques, plaide plutôt pour eux, non ?

2002. Pierre Carles. Il ne peut pas éternellement s'en tenir à la télé, comme ennemi. Tout est dans *Enfin Pris ?* Schneiderman en est l'anecdotique sujet. Messier, devant lequel Jo bec-de-lièvre se met à quatre pattes, l'est bien moins, lui, anecdotique. On y revient. Le Patron. Le Capital. Donc, rien n'a changé ? Si ! Le mur de Berlin est tombé. Ah oui, c'est vrai. Et l'Amérique a remplacé la poupée russe par une nouvelle : la souris verte islamique. À juste évoquer la lutte des classes, on se ridiculise. Alors, les gens d'AD... En plus, eux, c'est des losers. Action Directe a perdu. Non seulement, ils sont en taule. Mais leurs « crimes » n'ont pas de sens. Carles a un projet : *Ni vieux ni traîtres*. Au départ, ça devait traiter des anciens de l'extrême gauche qui n'ont pas tourné au bon moment, les pas malins, les sans-grade de l'activisme. Comme Jacques Garcin, fil d'Ariane du film, qui continue de militer, de manifester... Mais aussi de visiter Rouillan en taule. Tiens, tiens. Son idée, à Carles, c'est de redonner la parole à ces perdants, d'abord. Et d'introduire l'idée d'une continuité historique, *depuis la guerre*. Dans son film, enfin, dans la première mouture, même si ça manque de repères historiques, de didactisme, on comprend qu'Action Directe, ne serait-ce que par Rouillan, ne sort pas de nulle part. C'est pas non plus juste des yé-yé français pompant les Ritals et les Schleuhs. L'anti-franquisme, ça forge une conscience politique. Le Mouvement ibérique de libération (MIL), les Groupes d'action révolutionnaires internationalistes (GARI), son « frère » d'armes, Puig Antich, garrotté par la justice... C'est pas juste un background, ou les devoirs de vacances d'un futur terroriste. Plus la taule, déjà. Aujourd'hui, dans cette taule dont on l'empêche de sortir (les lois du socialo Kouchner marchent pour Papon, mais pas pour les gauchistes...), il

écrit : *Je bais les matins*, chef-d'œuvre absolu. À Barcelone, enchristé, il devait réfléchir aux moyens d'agir. Puis vinrent les années quatre-vingt. Les actions. Mais le général Audran ? Pourquoi ? Et Besse, le gentil ex-prolo (comme si ça l'absolvait de toute cruauté capitaliste « raisonnable ») ? Ce type si sympa, qui venait de remonter Péchiney (en faisant tomber 34 000 salariés au chômage) ? Pourquoi ces exécutions ? C'est George « W » Bush qui a tout éclairé. Avec sa guerre du Golfe, plein de mots ont retrouvé un sens : impérialisme, antisionisme, propagande... On s'est soudain rappelé que l'armée, comme les médias, comme les politiques, est souvent aux ordres de l'industrie, des patrons... Que le bon général Audran (ça rime avec Otan), en 1985, c'était le représentant de la France dans la seule structure de l'Otan, justement, à laquelle elle participait... L'impérialisme ricain, personne ne le conteste aujourd'hui. Si, en 1985, Action Directe avait dix ans de retard et un côté suiveur... Relues aujourd'hui, à la lumière de la toute puissance medefienne, de la servilité à son égard d'une droite élue à la gabonaise (82 %, je tiens à le rappeler pour tous les cons qui ont voté Chirac en 2002) et aussi décomplexée que la gauche est déculottée, ces exécutions ne prennent-elles pas un sens nouveau ? Ne requièrent-elles pas une nouvelle lecture ? N'annonçaient-elles pas, à leur mesure, une partie des enjeux du nôtre, de temps ? Et si on reparlait d'Action Directe...

Allô ? Joëlle Aubron ? C'est Pierre Carles qui m'a donné votre numéro. C'est au sujet d'une interview.

Rendez-vous au « Canon de la Nation. » Virginie, Karim, Michel et moi, assis en face d'une femme qui a fait trembler le pays. Bloy dit qu'au fond de chaque cliché, il y a une vérité divine. Certains disent se réunir pour « refaire le monde ». Et si on commençait par le défaire ?

Grégory Protche

JOËLLE AUBRON : « ACTION DIRECTE SYMBOLISE UNE RÉSISTANCE »

Action Directe. Ils étaient quatre, ils ont commis des actes « d'expropriation », leur lutte armée contre l'impérialisme dans les années quatre-vingt n'a pas été soutenue et comprise, les médias et les politiques ont tout fait pour ne jamais les inscrire dans la longue histoire des insurgés. *Tant Pis Pour Vous* a rencontré Joëlle Aubron, la première des quatre à être libérée après 18 ans d'incarcération.

Grégory : Plein de jeunes vous ont découvert, et plutôt favorablement, bizarrement, dans le film de Hondelatte (*Faites entrer l'accusé : l'assassinat de Georges Besse* réalisé par Florent Chevolleau, diffusé sur France 2 le 6 février 2005, N.D.L.R.)

– C'est pas possible ! J'avais vu celui qu'il avait fait sur Florence Rey, et trouvé ça dégueulasse. Il a contacté Jean (Halphen, qu'on voit dans NVNT, *Ni vieux ni traîtres*, N.D.L.R.). On a dit : on n'y va pas.

Virginie : Le truc sur Florence Rey, c'était putassier de base ?

– Plus ambigu... Il y avait des circonstances atténuantes. Là, c'est uniquement sur l'action du commando Pierre Overney (l'exécution de G. Besse, N.D.L.R.). On montre Besse, brave homme. Pas un fils de bourges. L'exemple de la réussite à la française. Alors que, à Pierrelatte, La Hague, tous les trucs les plus « pourris », c'est lui. Il passe à la tête de Péchiney, qui touche un peu au nucléaire alors. « Il redresse Péchiney, Renault... » Le fait qu'il « dégraisse » 34 000 personnes, c'est les frais généraux (rires). Pas un mot dans le film d'Hondelatte ! Les journalistes ont tous été choqués par la virulence du film, à tant d'années de distance.

G. : C'est lié aux perspectives de libération des uns et des autres ?

Bien sûr, aussi. Néanmoins, c'est la même que le procès de 1989, avec un peu de recul... C'est pour ça qu'au procès de 1993, on s'en va. En 1989, on avait essayé d'expliquer notre action, en militants. Mais là, ce film, j'y ai appris qu'on était « incompréhensibles » et le mot « logorrhée » !

G. : Les campagnes de soutien pour vous, c'est souvent un peu larmoyant...

– Aujourd'hui, la question c'est l'accès à des libérations conditionnelles. Mais jusqu'à mars 2002, le vote de la suspension de peine, tout était axé sur la question médicale... Et puis, le film de Deniau (un des rares que la télé leur ait consacré, N.D.L.R.)... Ils font parler les gens un après-midi, et ne gardent que la partie accusatrice. Hondelatte, lui, essaie même de coincer, de faire se prononcer Madame Besse...

V. : Contre vos libérations ?

– Oui. Ce qui sauve Hondelatte, c'est justement Madame Besse. C'est très gênant d'en parler. C'est une vraie victime. « Une veuve de guerre. » Si tu acceptes le terme de « guerre de classes »... Elle, il y a, c'est vrai, sa dignité, et tout ce qu'elle ne peut pas comprendre. Je ne peux avoir que du respect pour elle, surtout face à Hondelatte... Il la veut revancharde. Elle reste droite, ne veut rien dire. Après, tu as les « nouveaux spécialistes » d'Action Directe, un explique, dans la rupture avec mes parents, que je faisais des photos nues, « plutôt pas mal » ! (rires). Après avoir expliqué que, bien sûr, je viens d'une bonne famille, etc.

V. : Ils le disent vraiment comme ça ? C'est toi qui as le moins d'excuses...

– Ah oui. Je n'avais aucune raison !

Michel : Les médias ne vous inscriront pas dans un historique de la révolution...

– Quel qu'ait été l'échec de notre hypothèse, on symbolise une résistance. Même les unes « larmoyants », ça a laissé passer des choses : conditions de détention exceptionnelles, etc. Au début des

années quatre-vingt-dix, on est oublié sans ça. Après le premier accident cérébral et vasculaire de Nathalie (Ménigon, N.D.L.R.), on nous « ressort ». Et puis, après un tel accident, en général, 50 % de dépression. Ça, une militante s'en veut après.

V. : L'aveu de faiblesse ?

– Non. La souffrance, c'est TOI. On s'en veut de plus être capable de tenir les choses à distance. Même si je ne suis pas de la génération du début des années soixante-dix, Mao, etc.

G. : Plus libertaire...

– Non plus ! Je suis communiste ! (rires) Mon engagement commence en 77. Ça passe par l'autonomie. On est revenu de ces trucs de séparation. Il y a le féminisme, qui compte beaucoup, la politique, c'est tous les jours. Dans tes rapports humains quotidiens. J'ai vu la schizophrénie du gauchisme, un couple militant qui, chez lui, reproduit les rapports de l'extérieur... (rires) Je n'ai rien sacrifié, j'ai donné ce que j'avais envie de donner. Il y a une phrase de Rosa Luxembourg : « Fais ce que tu peux. Fais ce que tu dois. »

G. : Depuis ta sortie, tu penses être « surveillée ».

– Oui. Je m'en fiche. Au début, je n'avais pas de limitation pour mes déplacements. La Jap (Juge d'application des peines, N.D.L.R.), le 29 juin, me confirme que je dois juste signaler mes changements de domicile et hospitalisation. Le 30, le Proc'fait appel. Au 21 septembre : je n'ai pas le droit de sortir de l'Yonne, sauf pour mes entretiens médicaux, à Paris, Lille, Dijon. Et Grenoble, pour voir mon avocat. J'ai fait appel. Ils ont confirmé l'appel. Le service d'insertion et de probation de Sens a constaté que, certes, je suis très soucieuse de la libération de mes camarades. Mais qu'il ne semble pas que je vise à refonder un groupuscule terroriste. (Rires)

G. : Tu te souviens des premières questions politiques qui t'ont taraudée ?

– La loi Haby, qui sélectionnait très tôt les gamins... Justement, si je me bagarre contre ça, c'est parce que « jeune fille de bonne

famille »... J'étais à l'école publique. Mes grands-parents avaient une grande maison. On y allait le week-end. Un jour, j'ai réalisé que mes petites copines de classe n'avaient pas de maison de week-end... J'allais chez mes copines où il n'y avait pas un livre. Chez nous, il n'y avait pas la télé.

V. : Tes parents sont politisés ?

– Pas du tout.

G. : Au deuxième tour de la présidentielle de 2002, tu penses quoi ?

– J'étais sur la position d'Arlette (Laguiller, N.D.L.R.). Bulletin blanc, si tu votes. Exigeons que les bulletins blancs et les votes nuls ne soient pas comptabilisés en même temps. Je n'ai jamais voté. Mettre un bulletin dans l'urne, ça suffit pas.

G. : D'après Vergés, ce qui vous a manqué, c'est le soutien populaire...

– Oui, certainement. Mais c'est le contraire qui aurait été étonnant. Jusqu'à 1981, c'est assez large. Mais après 1981 et l'intégration par le PS de toute une partie de l'ancienne extrême gauche « institutionnelle »... Ils veulent devenir califes.

G. : Malgré tout, un peu comme a pu le faire Mesrine, vous avez utilisé *Libé*. Vous n'aviez pas peur d'être trahis ?

– À partir de 1977, et la une de *Libé*, « RAF-RFA, la guerre des monstres », les choses sont claires. Millet (journaliste de *Libération*, N.D.L.R.) il y avait du fantasme chez lui. Que les gens qui fantasment te le fassent payer...

G. : La RAF, on y voit encore l'idéologie. AD, tu l'as dit toi-même, on parle de logorrhée. Et ça « finit » en Florence Rey... Ça vient des médias ça ?

– On parlait des soutiens, on a certainement commis des erreurs. Jean Halphen, qui apparaît, dans NVNT, dit qu'on n'a pas eu les cadres intermédiaires...

V. : C'est-à-dire ?

– Des gens en situation de défendre les positions en politique, sans forcément être dans la structure...

Karim : Aujourd'hui, après la prison, dans la société, qu'est-ce qui te révolte le plus ? Qu'est-ce qui te donnerait le plus envie de te battre ?

– L'évolution de la société, en prison, je la voyais. Même à l'isolement, tu vois...

V. : Comment ? La télé ?

– Oui. Le courrier, les revues que je recevais. Je n'ai pas été surprise par la dégradation de la situation. Un des trucs sur lequel je bute le plus, c'est qu'au début pour nous, il y avait la légitimité et la légalité. En 20 ans, les deux se sont superposées. Si tu penses au Code Noir ou aux lois de Nuremberg... !

K. : Tu t'es déjà dit, « Tout ça pour ça ! » ?

– Ah non ! (rires)

K. : Ce serait trop te renier ?

– C'est même pas la question. Les doutes ne me gênent pas. Je ne suis pas sûre d'avoir raison. J'essaie de ne pas avoir tort. Mon projet révolutionnaire – c'est là que je ne suis pas marxiste-léniniste –, c'est pas un truc au tableau noir.

K. : En détention, t'as essayé d'expliquer à d'autres détenues...

– Non. Il faut sinon un background, au moins s'y intéresser, à tout ça. Nous, on était dans la cour des récidivistes, il y a là des filles qui font des allers-retours. Elles, elles ont un rapport de révolte, mais elles sont souvent bouffées par la dope et ses dégâts. Toi, t'es là pour quelque chose qui ne t'a rien rapporté. (Rires)

G. : Dans son film, Pierre Carles veut vous redonner votre place – et la parole – dans l'histoire. Il le fait, aussi, par le biais de l'humanisation. Très bien. Mais il manque, même si c'est la première mouture qu'on a vue, le mot « impérialisme ». Avec la

guerre du Golfe, pourtant...

– Je sais, je sais. Mais il a entendu ce qui lui a été dit. Il ne faut pas oublier qu'on tombe sur nous par incidence dans ce film. Au départ, le principal personnage, c'est Jacques Garcin. Et c'est un de mes grands griefs contre les Anarchistes : vous n'avez pas de culture anti-impérialiste ! (rires)

G. : Second manque dans son film, les Palestiniens. Tu penses que c'est la peur de l'accusation d'antisémitisme... ?

– Question forte, c'est vrai. Elle manque... Bon, pour moi, il y a au moins une partie qui est de la propagande sioniste. Ça terrorise tout le monde. Ce soir, il y a un meeting de soutien à Georges-Ibrahim Abdallah, qui est en prison depuis 21 ans. Le premier proc'avait réclamé 10 ans ! Pourquoi il a pris perpète, on n'a pas tout compris ! Quand le verdict est tombé, un seul parti a osé critiquer la décision, c'était le PC. Les seuls !

G. : Il y a une solidarité de fait avec les prisonniers historiques comme lui ?

– Oui ! En 1982, invasion israélienne du Liban. On est les seuls à taper... Audran, avec son rôle dans la guerre Iran-Irak... C'est hyper fort pour lui.

V. : Un truc comme le 11 septembre, tu l'analyses comment ?

– En toute sincérité, quand je l'apprends, à la télé, il y a un truc jubilatoire. (Rires) Enfin, pour une fois ! Après, la réalité, dans la tour, il y avait des travailleurs immigrés. Puis ceux qui l'ont fait...

G. : Ou même cet étonnant attentat de Madrid...

– Attends ! Que je te raconte dans quelles conditions j'apprends Madrid. Depuis le 7 mars, je suis hospitalisée avec une menotte. Un peu confuse : métastases et œdème. Coupée du monde. Je n'ai alors qu'une seule préoccupation : je sais ce qu'ils font à mes parents : ne rien leur dire, les laisser dans le flou...

K. : Pourquoi ils gardent le secret ? Pour user ?

– J'avais le sentiment d'être dans un interstice entre trois administrations. Pénitentiaire, ministère de l'Intérieur, assistance publique. Et moi, coincée. Je leur demande de trouver un moyen d'informer mes parents. Rien. Autant au CHRU de Lille, il va falloir trois semaines pour que les médecins comprennent qu'il suffit d'une injonction thérapeutique, et je ne suis plus menottée. Autant les infirmières, les pauvres... Elles essayaient de discuter avec les flics, les « bleus ». Elles se mouillaient plus que les médecins. C'est une aide-soignante qui me fait installer la télé. Je vois Poivre d'Arvor qui parle de Madrid. À ce moment-là, c'est : ETA. Je suis un peu terrifiée : qu'est-ce qui leur a pris ? Très vite, ça devient pour moi : non. Impossible. Les flics, à côté, gobent. Ils me prêtent un journal. Je me replie sur le lit avec le journal. Je leur dis simplement : « C'est pas eux. » (Rires) 20 minutes après, Poivre d'Arvor balance l'info sur la camionnette (qui amènera à privilégier la thèse de l'attentat islamiste, N.D.L.R.).

G. : Des États vous ont sollicités ?

– Non. Pas à ma connaissance. Mais je ne rejoins véritablement l'organisation qu'en 1985. Il m'a fallu d'abord le temps de trouver indispensable une « organisation ». Je fais partie d'une histoire où l'usage de la violence révolutionnaire, c'est de l'ordre de l'évidence. Cette conscience d'appartenir à une longue histoire m'a donné beaucoup de force. Alors que les gens de la nouvelle génération me font l'effet de n'être reliés à rien.

V. : Comment ça s'est passé, pour que ça se discontinue comme ça ?

– L'arrivée de la gauche au pouvoir, et donc l'intégration d'une partie de l'extrême gauche.

V. : Cette intégration, tu penses qu'il y a une organisation machiavélique derrière ? Ou ça se fait naturellement, avec l'âge, etc. ?

– Le complot, c'est un piège. Et ça appartient à l'idéologie d'extrême droite. Il y a aussi, parmi les explications, le fait que même pour les ouvriers, dans les années soixante-dix, la « patrie du socia-

lisme », c'est fini. Ça joue. Il y a l'offensive idéologique de la bourgeoisie. C'est pas un complot. On n'a pas fait assez de textes explicatifs ! (rires) À partir des années soixante-dix, il y a tout le boulot de la Trilatérale, une organisation qui réfléchit à des stratégies libérales. Les Américains sont confrontés à une crise de domination alors.

G. : Quand on cherche sur Internet, sur AD, il y a peu de chose sur la définition « intellectuelle » de l'ennemi « intellectuel » d'AD ?

– Il aurait peut-être fallu plus s'occuper de l'offensive idéologique en tant que telle, de ceux qui la concevaient. Lors du procès de 1989, il y a une déclaration liminaire, qui tape sur l'offensive idéologique. Cette période est celle où l'on passe de « chef du personnel » à « chef des ressources humaines »... C'est *Vive la crise*, l'émission de Montand, Tapie.

G. : Est-ce que Montand ou Tapie n'étaient pas de « meilleures » cibles que Besse ?

– C'aurait été ingérable politiquement.

G. : De la même façon, sur le Net, via la fameuse « branche lyonnaise d'AD », on vous retrouve d'une façon ou d'une autre, liée à la question de l'antisémitisme/antisionisme...

– Là, je dois avouer, eux, ils sont pas clairs là-dessus. La séparation entre eux et nous date de 1981. Et repose sur des divergences quand au mode de fonctionnement. Eux, ils sont plus hiérarchisés, etc., militaires. Ils revendiquent des actions du nom d'AD. Au procès de Lyon, puis de Paris, ça ressort. Ils sont eux plus sur l'islamisme radical et anti impérialiste.

G. : Jusqu'aux années quatre-vingt, les liens entre l'extrême gauche et les résistants arabes sont clairs.

– Oui, mais en tant que résistants arabes.

G. : C'est eux qui ont changé, ou le traitement médiatique ? Même *Charlie Hebdo* ne dit pas « résistants » en parlant des Irakiens ?

– Il y a aussi la réalité. La gauche palestinienne, libanaise... Le PC libanais, ils sont favorables à l'intervention franco-américaine en Syrie. Ceux qui ont reconquis, contre Israël, de façon militaire, ce sont les gens du Hezbollah. Les seuls à être sur une position de résistance à l'occupation.

G. : Quel regard sur Dieudonné ?

– À des moments, je le trouve convaincant. D'autres, c'est ambigu. J'en sais pas plus. En détention. je voyais la télé. Plus maintenant. Il y en a qui sont soucieux de ne pas ouvrir la porte à cette accusation. Mais j'ai déjà été confrontée à une fille d'immigrés, qui en venait à me dire qu'elle n'en avait rien à faire d'être traitée d'antisémite. Je la regarde... « De là où tu viens, avec ton histoire... J'ai du mal ! Mais je peux comprendre. » On ne peut pas faire porter aux Palestiniens la responsabilité de la culpabilité européenne. Mais aucun Européen ne peut dire qu'il se fout de l'accusation d'antisémitisme. Dans l'histoire de nos formations politiques, il y a cette histoire, ce génocide. Herzl lance le sionisme depuis l'Europe.

G. J'ai souvent lu qu'on vous aurait fait tomber la première fois, grâce à un piège, un faux rendez-vous avec Carlos.

– (Rires) En fait, le mec. Chahine, qui a fini... mort ! Ça a été revendiqué par l'organisation, donc... Il était censé avoir des contacts avec des militants palestiniens. Il y avait alors des « coups de main », hébergement, etc., et ça passait par lui. L'idée du rendez-vous, c'est ça.

G. : Pourquoi Mitterrand, en 1981, vous a amnistiés ?

– D'abord la dissolution de la Cour de Sûreté de l'État (CSE) faisait partie des 110 promesses. La CSE servait à juger les militants politiques. C'était une juridiction datée, d'exception. Quand Badinter arrive, en 1981, on décide l'amnistie de tous les « politiques », pas que nous.

K. : De quoi tu vis aujourd'hui ?

– Je suis « adulte handicapée ». J'ai fait un dossier à la Cotorep. Qui

m'a reconnue invalide. Je vis avec ça. On revient à « jeune fille de bonne famille ». Mes parents ont toujours été et sont toujours là.

G. : Dans le film de Pierre Carles, tu dis que les raisons de se révolter sont intactes. Comment vivre le fait qu'elles n'impliquent plus les mêmes actes ?

– Je suis tellement cadrée par le souci de libération de mes camarades... Je n'ai jamais été aussi sage de ma vie ! (rires) Même ma maman le dit ! (rires).

G. : Est-ce que tu penses que, dans la retranscription de cet entretien, il faudrait qu'on mette un encadré pédagogique ?

– Qui on est, etc. ? Ah oui ! C'est indispensable.

Itv : Virginie Despentes, Karim Boukercha,
Grégory Protche, Michel Theodon.

ENCADRÉ PÉDAGOGIQUE

1977 : Émergence du mouvement autonome européen, en liaison avec les offensives de la guérilla en Allemagne et en Italie. En France, une coordination politico-militaire est établie.

1^{er} mai 1979 : La coordination mitraille le siège du CNPF (l'ancêtre du MEDEF). En automne, Action directe lance sa première campagne de propagande armée.

1980 : Succession d'attaques, d'occupations, d'attentats, contre la direction de l'Inspection du travail, les locaux de la DST. 16 mars : un commando pénètre dans le ministère de la Coopération, le ministre Robert Galley échappe de peu aux tirs. 13 septembre : arrestation de militants, dont Jean-Marc Rouillan et Nathalie Ménigon, après une fusillade.

15 avril 1981 : Lors de l'attaque d'une banque à Paris, un policier est tué. Multiples occupations dans le Sentier et à Barbès, pour reloger des familles étrangères.

13 février 1982 : Gabriel Chahine, informateur de la police ayant permis les arrestations de Rouillan et Ménigon, est exécuté par un commando d'AD. Attentat contre le local des organisations fascistes Turques à Paris. Mitrailage de l'antenne du ministère de la défense israélien à Paris. Premier plan de rigueur du gouvernement socialiste Mauroy. Les troupes israéliennes entrent au Liban. Massacres de Sabra et Chatila. Interventions militaires françaises et américaines.

1983 : Restructuration dans la clandestinité. Réunions internationales avec divers mouvements. 31 mai : fusillade de l'avenue Trudaine à Paris : deux morts et un blessé chez les policiers. Arrestation des frères Halfen et de Régis Schleicher.

1984 : Attentats contre : le ministère de la Défense, de l'industrie, l'UEO (Union de l'Europe Occidentale).

1985 : 15 janvier : déclaration commune RAF-AD. 25 janvier : le général Audran, directeur des affaires internationales au ministère de la Défense est abattu par le commando Elisabeth Van Dyck. Attentat contre le général Blandin, contrôleur général des armées. 8 août : un commando RAF-AD attaque la base aérienne Américaine de Francfort. Trois soldats sont tués.

1986 : Attentat contre le siège de l'OCDE. 17 novembre : exécution du PDG de Renault, Georges Besse, par le commando Pierre Overney.

21 février 1987 : Nathalie Ménigon, Joëlle Aubron, Jean-Marc Rouillan et Georges Cipriani sont arrêtés à Vitry-aux-Loges.

17 juin 2004 : après 17 ans d'incarcération, Joëlle Aubron bénéficie d'une suspension de peine pour raisons médicales.

1^{er} mars 2006 : Joëlle Aubron meurt d'un cancer à l'âge de 46 ans.

Octobre 2006 : Nathalie Ménigon, Jean-Marc Rouillan et Georges Cipriani sont incarcérés depuis dix-neuf ans, vingt-trois ans pour Régis Schleicher.

En complément de *Ni vieux, ni traitres*, le spectateur aurait avantage à consulter les ouvrages suivants, conseillés par Pierre Carles et Georges Minangoy :

Bande dessinée :

- Enki Bilal et Pierre Christin, *Les phalanges de l'ordre noir*, Casterman, 1979.

Documentaire :

- Martina Loher, *MIL*, 52 minutes, Suisse, 2006.

Livres :

- Jean Barrot, *Violence et solidarité révolutionnaires (les procès des communistes de Barcelone)*, Éditions de l'oubli, Petite bibliothèque bleue, 1974.

- André Cortade, *Histoire désordonnée du MIL 1967-1974*, éditions l'Échappée, 2005.

- Nosotros, *Il y a trente ans, Salvador Puig Antich : fragments du mouvement de l'histoire*, La Remembrance, 2005.

- Georges Orwell, *Hommage à la Catalogne*, 10x18, 2006.

- Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, éditions Complexe/Monde diplomatique, 2005.

- Jean-Marc Rouillan, *Je bais les matins*, Denoël, 2001.

- Jann-Marc Rouillan, *Roman du Gluck*, L'Esprit Frappeur, 2003.

- Jann-Marc Rouillan, *Lettre à Jules*, Agone, 2004.

- Jann-Marc Rouillan, *La Part des loups*, Agone, 2005.

- Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne*, Robert Laffont, 1985.

Revue :

- *Retour sur les années de braise. Les groupes autonomes et l'organisation Action directe*, Centre de recherche sur l'alternative sociale, BP 51026, 31010 Toulouse Cedex.

- *La violence enterre t-elle l'avenir ?* (entretien avec Joëlle Aubron), « Du Grand Soir aux petits matins. Approches du militantisme », *EcoRev'n*° 18, automne 2004.

Philippe Person : La projection de
Ni vieux, ni traitres le 14 octobre 2004
à Paris

Grégory Protche : Défaire le monde
Joëlle Aubron : « Action Directe symbolise
une résistance »

